

e Figaro

juillet 1937

Figaro  
31 juillet  
37

# LA VIE L

**MARCEL THIEBAUT : En lisant M. Léon Blum (Gallimard). — LEON BLUM : Nouvelles conversations de Goethe avec Eckermann (réédité chez Gallimard).**

M. Léon Blum est-il un monstre ? C'est la question qui se pose, devant le portrait que M. Marcel Thiébaud vient de tracer, d'une main attentive et impitoyable.

La psychologie de M. Léon Blum offre à l'analyste de caractères l'un des cas les plus propres à exciter son intérêt. C'est le cas des hommes qui ont mené une vie en deux parties, contradictoires en apparence. Il s'agit, ici, de trouver le lien entre le littérateur de la *Revue blanche* et le chef du « Front populaire », de faire l'unité des deux personnages. Il s'agit, en somme, de découvrir un homme, car un homme ne révèle vraiment sa nature que par le trait qui fait son unité. Si ce trait est apparent, si l'on est en présence d'une nature tout d'une pièce, le cas ne retient guère l'attention. Si l'unité est secrète sous la diversité des aspects, le problème humain est passionnant. Sous une figure déformée par les éclairages trop violents de la publicité et faussée par les partis pris, M. Marcel Thiébaud a su discerner l'un des plus mystérieux de ces problèmes-là.

Pour tenter de le résoudre, il a fait d'abord un remarquable rassemblement des textes de M. Blum. C'est la bonne méthode. Quand un homme a écrit, le lire, le bien lire, est le meilleur moyen de le connaître. Cela est d'autant plus précieux en l'espèce que très peu de gens ont lu complètement les livres de M. Blum, encore moins tous ses articles (je ne parle pas de ceux du *Populaire*), ses contes, ses essais, ses poèmes d'avant 1900, parmi lesquels M. Thiébaud a fait de fructueuses explo-

lations. Il a classé ces données sur l'homme, que les textes de l'écrivain lui ont fournies. Il les a enchaînées. Il a suivi le développement d'une pensée qui n'a guère cessé de s'exprimer au jour le jour. Bref, il a retracé une biographie intellectuelle très précise, très brillante, très solide, qui serait un excellent portrait de M. Léon Blum, si ce portrait pouvait se ramener absolument à une biographie intellectuelle, comme il semble à première vue.

Le portrait de M. Léon Blum, dans ses traits essentiels, tient tout entier dans cette courte phrase de M. André Gide : « L. B. a trop d'intelligence et pas assez de personnalité. » Cela est merveilleux de justesse et de concision. « Trop d'intelligence » signifie admirablement que M. Blum possède une incroyable aptitude à bâtir des constructions intellectuelles tout arbitraires, sans rapport avec les réalités humaines auxquelles sa personnalité insuffisante ne s'attache pas. (La création du « Front populaire » à cet égard est son chef-d'œuvre.) M. Marcel Thiébaud a fort bien repris les deux termes de la définition donnée par Gide, pour nous montrer à quel point la vie et l'œuvre de M. Blum sont un développement intellectuel dans l'inhumain. C'est ce qui lui permet de dire que cette intelligence sans personnalité anime moins un homme authentique qu'un homme-reflet, qui a modelé tour à tour sur lui-même des répliques de Barrès, de Disraeli, de Stendhal, de Lucien Herr (les pages sur Lucien Herr, ce ver socialiste dans le noyau intellectuel de la Troisième République, sont de la très bonne critique historique), de Bernard Lazare, de Marx, de Jaurès. Après quoi, il n'est pas excessif de conclure : « Qui est donc M. Blum ? Un passage des princes de l'esprit ; une galerie des glaces. » Seulement, c'est bien à la reconstitution d'un monstre qu'aboutit l'analyse de M. Thiébaud, non à la découverte d'un homme. Car une intelligence qui se tient détachée du réel, et qui met une frénésie messianique à marcher à la suite d'elle-même, tombe soit dans des folies, soit dans des contradictions qui la placent au ban de l'ordre humain. « M. Blum existe-t-il ? »

se demande pour finir M. Marcel Thiébaud. La question était inévitable. Et difficilement évitable est la réponse que M. Blum n'existe pas, par rapport à ce que l'existence d'un être humain comporte de facultés en exercice, quand l'intelligence n'y tourne pas à vide.

*E pur si muove...* Et pourtant il vit. M. Marcel Thiébaud nous montre les traits par lesquels M. Blum n'a rien que de monstrueux. Mais M. Blum a vécu une vie d'homme. Il a des amis, des paroissiens. Il a même fait une œuvre, sinon positive, du moins historique, car il laissera un nom (hélas !) dans l'histoire de son temps.

*Il n'est point de serpent, ni de monstre odieux. Qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux.*

On peut dire, en allant plus loin, qu'il n'y a pas de monstre dans la vie humaine. Il appartient à l'homme de comprendre, pour en rendre compte, ce qu'un autre homme peut avoir de déconcertant, ou même d'horrible. Il appartient au psychologue perspicace d'y parvenir. C'est par un tel effort de pénétration que j'eusse aimé que M. Marcel Thiébaud couronnât sa démonstration, au lieu de lui donner comme épilogue un tableau sommaire d'histoire politique contemporaine, qui n'ajoute rien à tout ce que son livre a de lucide et de sérieux. J'aurais voulu qu'il nous dit comment le monstre intellectuel, dont il a fait une si juste et si cruelle anatomie, a pris figure humaine et quelle figure il a prise. On l'attendait d'autant mieux de M. Thiébaud qu'il a recueilli lui-même les éléments d'une compréhension complète de son personnage.

L'explication complète de M. Léon Blum est sans doute moins intellectuelle que morale. M. André Gide a eu raison de dire qu'il est « trop intelligent », et non « très intelligent », ce qui n'est pas la même chose. L'intelligence de M. Blum est vertigineuse si l'on considère son audace et son impudence. Dans l'examen ordinaire des hommes, des faits, des idées, elle n'a rien qui force l'admiration. Je n'avais jamais lu les *Nouvelles conversations de Goethe avec Eckermann*, qu'on vient de rééditer. J'ai été surpris d'y trouver

Il faut finir. On écrirait un livre sur la place que tient le désir d'être aimé dans la vie intellectuelle à notre époque. J'ai déjà touché à ce sujet à propos de M. André Gide, et j'ai pu dire que le désir d'être aimé, poussé vers l'absolu, manifeste une rivalité avec Dieu. Car Dieu seul peut exiger d'être aimé infiniment, puisque seul il répand un amour assez infini pour qu'il lui soit infiniment retourné. L'ambition de démiurge de M. Blum ne paraît pas s'effrayer de cette rivalité. Pour l'homme qui tente d'échapper à la condition de l'homme, il n'y a d'ailleurs pas d'autre issue que la tentative de surhumain, voire de divin, au risque de casser les reins à l'humanité.

**André Rousseaux.**